

Benjamin et leur mère, Maggie. Le café est un refuge pour grand nombre d'entre nous.

— Cela m'en a tout l'air. Depuis mon arrivée, leur nom m'a souvent été énoncé.

Sur ces dernières paroles, M. Laudec prit ses affaires, serra la main à Richard et sortit. Quand M. Laudec partit, l'après-midi était déjà bien entamé. L'horloge sonnait 16 h. Richard prit ses affaires et les déballa dans la chambre de son grand-père. Tout était si bien ordonné que Richard était presque mal à l'aise d'investir les lieux et, par là même, de nuire à la tranquillité de la pièce. Son regard se posa sur la petite table de chevet et sur le vieil harmonica. Il imagina son grand-père en jouer un air sur le balcon. Il prit l'instrument et essaya à son tour, mais après quelques soufflements visiblement peu glorieux, il en déduisit qu'il n'avait malheureusement pas hérité de son don pour la musique. Il le reposa délicatement sur la table. La nostalgie l'envahit doucement. Les souvenirs et les regrets l'assiégeaient quand un cliquetis contre la vitre le fit revenir à la réalité. Richard fut surpris. Il avait devant lui un geai bleu. Il était splendide. Il n'en avait encore jamais vu. L'oiseau était en train de casser un gland pour en faire son casse-croûte. Richard sourit puis en l'espace d'une seconde, il le vit s'envoler aussi vite qu'il était apparu. Il ouvrit l'armoire et déposa quelques affaires à côté de celles de son grand-père. Deux belles écharpes en pure laine, l'une rouge et l'autre noire, étaient posées, presque en évidence, sur un rayon. Richard réalisa qu'il n'en avait pas emporté. Elles seraient bien utiles lors des jours froids.

— Ah ! grand-père, tu pressentais déjà que j'allais oublier des vêtements utiles !!! dit-il à haute voix.

Soudain, il se rappela la lettre que lui avait remise Théo. Il la sortit de sa poche, la regarda intensément sans oser l'ouvrir. Il avait peur de son contenu, de ce qu'il allait apprendre et ce qu'il ne pourrait jamais répondre. Il s'assit, le cœur battant, les mains moites, la gorge serrée, et décacheta l'enveloppe.

Cher Richard,

J'ai enfin terminé cette lettre qui m'a pris plus de temps que je ne l'aurais imaginé. Maintes fois, j'ai commencé, effacé, réécrit sans jamais être conquis par l'entrée en matière, alors je me suis dit, car il fallait bien que j'écrive, que je n'étais pas prédisposé à devenir écrivain et que par conséquent, je n'avais pas besoin d'utiliser le verbe éloquent, juste ou délicat. J'ai réalisé que je voulais t'écrire à toi, te dire d'une part,

combien j'étais navré de ne pas avoir été là et, d'autre part, malgré les correspondances que nous avons pu entretenir; les choses importantes que je n'ai pas su dire, alors que j'aurais dû le faire. Eh bien, je vais le dire maintenant et je commencerai par le souhait que tu puisses me pardonner mon absence. Je ne suis pas venu souvent te voir à Kogan après l'enterrement. J'aurais dû venir. C'était mon rôle de grand-père, un rôle que je n'ai pas tenu et pour lequel je m'en suis voulu et m'en veux encore aujourd'hui. Je n'excuse pas mon geste. Jamais ! Mais j'ai essayé de le comprendre et la meilleure explication que j'aie pu obtenir à mon incompréhensible comportement est qu'inconsciemment je me suis éloigné de toi pour oublier la douleur. La perte de tes parents, de mon fils, m'ont si atrocement meurtri que cela a faussé le chemin sur lequel se livrait notre relation. J'ai préféré me recroqueviller dans mon univers et ne pas avoir à affronter la réalité. Je me suis réfugié à Elm et dans mon travail d'orfèvre pour oublier, mais oublier est tout simplement impossible et injuste, cela voudrait dire oublier le bonheur que j'ai eu d'avoir ton père, ta mère et toi dans ma vie. Ce qui me paraît si évident aujourd'hui ne l'était pas lorsque j'étais aveuglé par la colère et cette tristesse accablante, lourde, paralysante qui m'ont frappé. Aujourd'hui, je voudrais te dire, Richard, que je suis désolé. Pour tout ce que je n'ai pas fait. Pour mon égoïsme, même s'il n'y a pas eu un instant où je n'ai pensé à toi et à tes parents. J'en ai énormément voulu à la vie. J'ai vécu avec cette gangrène qu'est la colère pendant longtemps, puis les années qui passaient ont aidé à cicatriser les blessures, à apaiser la souffrance, sans toutefois véritablement les faire disparaître. Mon véritable regret, aujourd'hui, est de ne pas avoir été à tes côtés comme j'aurais dû l'être, de ne pas t'avoir soutenu dans ces moments. J'espère qu'un jour tu pourras me pardonner. J'ai lu beaucoup de tes articles parus dans le Newpost, et ils étaient bons, très bons. Tu as du talent. Je l'ai aussi remarqué dans les lettres que tu m'écrivais. Une plume légère et fluide. Bravo.

Aujourd'hui, il est temps pour moi aussi de te dévoiler plusieurs choses. Ce courrier est également l'annonce de mon départ pour une autre vie. Le Dr Svenson, mon ami et mon médecin, m'a diagnostiqué une maladie incurable il y a quelque temps et depuis, elle m'accompagne, heureusement, sans jamais me faire souffrir. Je suis prêt pour partir. Le Dr Svenson s'est occupé de toutes les démarches administratives. Je lui ai formulé mon souhait de disperser mes cendres dans la forêt d'Elm après ma mort. Et là, encore une fois, j'ai manqué à mon devoir. Je suis certain que tu seras en colère contre moi de ne t'avoir rien dit lorsque

j'ai su que j'étais malade, mais tout s'est passé très vite et je ne voulais pas que tu me voies malade. Je ne voulais pas que tu viennes pour cette raison. J'aurais dû venir ou te faire venir pour bien d'autres raisons, mais pas celle-ci.

À ces mots, Richard releva la tête et respira. Il n'arrivait plus à déglutir tant la douleur au fond de sa gorge était forte. Ses sentiments se mélangeaient. La frustration se transformait en colère, la douleur en tristesse. Il venait de recevoir en pleine face un coup d'une ampleur phénoménale. Il vit son grand-père dans le miroir face à lui. Il s'était lui-même caché tant de choses. Il avait enfoui ses sentiments au plus profond de son être en espérant que cela soit si inaccessible que rien ni personne ne pourrait les faire remonter à la surface. Et là, non seulement il pleurait la perte de son grand-père, mais surtout l'absurdité de sa vie, de ses mensonges, de ses dénégations. Il avait fui encore plus loin. Son grand-père était parti, mais lui, avait aussi fait semblant toutes ces années. Sa vie n'était que pur mensonge. Il jeta la lettre sur le lit dans un accès de fureur et dévala les escaliers. Les larmes, invisibles, roulaient sur son visage. Il claqua la porte en sortant. Il courut jusqu'à la forêt. Il courut jusqu'à en perdre haleine, jusqu'à ce que ses côtes deviennent douloureuses, jusqu'à ce que son souffle lui fasse mal. Il voulait avoir mal, il voulait ressentir le poids de la culpabilité, de l'abandon, de son égoïsme, de l'injustice de la vie. Il courut comme il n'avait jamais couru. Les branches lui giflaient le visage, les racines sortant de la terre lui prenaient les pieds, les cailloux le blessaient, les nuages noirs l'agressaient comme pour lui dire que ce qui lui arrivait, il le méritait. Quand son souffle, presque inexistant, le fit vaciller, il posa la main contre le tronc d'un arbre. Étourdi, il reprit peu à peu ses esprits. Il était en sueur, rouge, blessé à la joue par les branches, il s'agenouilla et respira. Il finit par s'adosser contre l'arbre et regarda cette forêt dans laquelle il s'était aventuré. Le silence. Il n'y avait aucun bruit, aucun bruissement de feuille, aucun chant, aucun cri. Rien. Un frisson lui parcourut l'échine. Il observait cette obscurité qui tentait de l'agripper, de le faire sombrer, mais au bout de quelques instants, il se releva et rentra. Il but de l'eau et remonta dans la chambre. Il reprit la lettre et continua sa lecture.

Aujourd'hui, je vais te demander une chose qui m'importe beaucoup. Mon fils, ton père, n'étant plus parmi nous, je ne peux lui léguer ma maison, alors je ne vois que toi, Richard, à qui je peux la donner. Quelques rénovations seront nécessaires, mais tu auras toute l'aide dont

tu as besoin avec Théo Laudec, mon ami. La région est magnifique, loin du tumulte de la ville, et les habitants sont comme une famille. Chacun, j'en suis sûr, t'accueillera comme il se doit. J'espère que tu accepteras de reprendre cette maison, car je suis sûr que tu t'attacheras à cet endroit tout autant que moi. Il a changé ma vie. Je suis prêt à parier que cette région apportera un nouveau souffle dans la tienne. Je sais que tu aimes la grande ville, que tu as un travail qui te plaît, des amis à Kogan, mais prends le temps de voir Elm et ses richesses. C'est un lieu magique. Et il me semble possible que tu puisses en tomber amoureux. J'espère pouvoir, grâce à ce legs, me faire pardonner un peu mon absence dans cette vie, mais maintenant je serai à chaque instant avec toi. Je sais que ce n'est peut-être pas toujours ce que l'on a envie d'entendre dans ces moments-là, mais crois-moi, tu le ressentiras, j'en suis sûr. D'ailleurs, tu ne seras pas tout à fait seul, j'ai un petit compagnon qui aura besoin de toi, il s'appelle Oscar et c'est un chat. Je suis sûr que vous vous entendrez à merveille.

*Je t'embrasse tendrement,
Ton grand-père*

P.-S. Les premiers temps, tu risques d'être très surpris par le vent, mais tu t'y habitueras. Il a son caractère et il décide de beaucoup de choses...

Richard replia la lettre et la remit dans sa poche. Sa course effrénée l'avait calmé, même si la grosseur dans sa gorge ne disparaissait pas. Il avait trop de regrets. Son égoïsme en était un, il n'était pas venu lui rendre visite parce qu'il avait trop de travail ou parce qu'il avait mieux à faire, mais surtout parce qu'il était lâche. Il n'avait jamais eu envie de reparler du passé. La mort de ses parents les avait séparés à jamais, alors qu'il aurait fallu que cela soit le contraire. L'un et l'autre avaient eu peur d'affronter la réalité, la douleur et le temps passé avaient apporté la culpabilité. Il respira profondément plusieurs fois, ce qui l'apaisa, et il se leva. Il prit l'un de ses bagages, sortit quelques affaires et les déposa sur les rayons de l'étagère avant de descendre au salon. L'intérieur de la maison était construit en bois, à l'exception de quelques pierres qui venaient harmoniser certains recoins. Les nombreuses fenêtres rendaient les pièces très lumineuses. En bas de l'escalier, le hall d'entrée séparait la cuisine du salon. Il s'y dirigea pour faire bouillir de l'eau. Il restait une jolie réserve de thés : à la menthe, aux agrumes, à la cannelle ou tout simplement noir ou vert. La liste était longue. Il y avait encore toutes sortes d'infusions :

sans avoir une montre à la patte. Ses repas devaient être donnés à heure régulière et si l'heure était passée, Oscar venait l'avertir de son retard. Il le prit dans les bras et lui gratta la tête. Ses gros yeux dorés se reflétaient dans la lumière de la lune. Il ferma la porte et partit à la cuisine lui donner à manger. Il s'installa au salon. Il mit quelques bûches dans la cheminée. Les journées pouvaient être très chaudes, mais les soirées plutôt fraîches, même en été apparemment. Il attisa les premières braises et attendit que le feu prenne. Il s'installa ensuite dans le fauteuil et continua sa lecture du roman d'aventures. Il s'agissait de l'histoire d'un bibliothécaire-archéologue qui travaillait pour un musée et qui parcourait le monde en quête de découvertes extraordinaires. Mille péripéties arrivaient au personnage ce qui ne manqua pas de faire rire Richard.

Un après-midi, il descendit au village avec la ferme intention de découvrir enfin le fameux chocolat chaud dont on lui avait tant parlé. Il poussa la porte et entra. Il fut enveloppé par une délicieuse et enivrante odeur de pâtisseries, de thés et de chocolat. Un délice qui le replongea aussitôt en enfance. La petite salle comptait une dizaine de tables rondes qui pouvaient accueillir à peu près quatre personnes. Et dans un coin, il y avait un canapé et deux fauteuils autour d'une petite table. Les tables rondes en bois étaient parées d'une jolie nappe beige finement brodée avec des motifs floraux, et dressées d'une vaisselle de porcelaine aux couleurs crème, chocolat et tilleul. Le café était décoré jusque dans les moindres détails. Les poignées des armoires avaient la forme d'une ancre de bateau. Le sol représentait une vieille carte du monde légèrement estompée, comme si elle avait vieilli avec les siècles. C'était absolument renversant. On comptait une armoire pour les thés, une pour les chocolats, une pour les cafés et un buffet où étaient déposées les douceurs alléchantes. Sur les murs, on pouvait contempler de prodigieuses photos et des dessins de voyage, souvenirs des voyageurs de passage. À travers les nombreux éloges qu'on avait pu lui faire sur le café, il réalisait à cet instant précis combien il comprenait pourquoi tout le monde aimait venir ici. Il avait découvert un peu aussi l'histoire des jeunes Maribaud. Benjamin, âgé de trente-trois ans, d'une stature élégante, athlétique, avait les cheveux bruns et des yeux verts. Richard n'avait pas de doute quant à son pouvoir de séduction. Il avait d'ailleurs beaucoup de succès auprès de la gent féminine, même si à ce jour, il n'avait pas encore trouvé la perle rare. À seize ans, il avait entrepris des études de lettres à l'université de la capitale et avait enseigné quelques années le français et la littérature dans

un collègue, jusqu'à la mort de leur père, Auguste. Il avait alors cessé son activité d'enseignant pour reprendre le café avec sa sœur Ophélia et leur mère, Maggie. Son père avait tellement travaillé pour le café, il l'aimait par-dessus tout, alors, Benjamin avait souhaité continuer à le faire vivre. Il s'en serait voulu de ne pas le reprendre, et d'ailleurs, il possédait un certain talent culinaire, ses pâtisseries étaient savoureuses. Ophélia, quant à elle, était de cinq ans sa cadette. Elle avait une chevelure de feu, une taille moyenne, et des yeux verts. Elle n'avait rien à envier physiquement à son frère. Richard la trouvait charmante. Elle était particulière. Contrairement à Benjamin, elle n'avait pas voulu suivre la voie de l'université et des longues études qu'elle trouvait ennuyeuses. Elle avait préféré voyager et voir le monde. Elle était partie, à la grande surprise et malgré la crainte de sa famille, à dix-sept ans, rejoindre l'Asie et l'Amérique du Sud. Elle disait qu'il fallait absolument voir le monde pour comprendre le sens de la vie. Elle avait travaillé sur les bateaux pour voyager plus facilement. Elle s'était arrêtée à Ceylan, puis avait continué vers la Chine avant de traverser le Pacifique pour revenir vers le continent sud-américain. Trois ans plus tard, elle était revenue pleine de souvenirs, d'expériences et avec un projet pour le café : celui de l'ouvrir à l'exotisme avec les fèves de cacao, de café et de thés provenant de ses relations. Ophélia était en train de disposer quelques pâtisseries sur le buffet quand Richard entra.

— Bonjour ! Je m'appelle Ophélia Maribaud. Elle s'essuya les mains sur son tablier et en tendit une pour le saluer.

— Enchanté, je m'appelle Richard Delane.

— Oui, je sais. Je suis sincèrement désolée... Votre grand-père était un homme extraordinaire. Il venait souvent ici. J'ai été très triste d'apprendre la nouvelle de... je suis venue à la cérémonie...

Les mots s'interrompirent.

— Je vous remercie...

— Mais que puis-je vous offrir ? Souhaitez-vous boire ou manger quelque chose ?

— Alors, on m'a recommandé votre fameux chocolat chaud que je testerais très volontiers.

À ces mots, son visage s'empourpra et ses yeux brillèrent. C'était une très jolie jeune femme.

— Eh bien, je vous en prépare un tout de suite.

À cet instant, un jeune homme sortit de la cuisine située au fond de la pièce centrale.

Jonathan admira la machine et à deux, ils firent les premiers essais. Ils se réjouissaient de pouvoir tirer les premiers exemplaires dans les semaines qui venaient. Il restait encore un peu de place dans la pièce, ce qui permit à Jonathan de laisser un bureau pour traiter les documents d'archives et parallèlement aussi pour écrire des articles ensemble. La presse était de qualité. Richard était très satisfait. En plus, il avait pu la récupérer à un très bon prix. Son ancien collègue lui avait également ajouté du papier en quantité non négligeable, des tampons supplémentaires et de l'encre à un prix dérisoire. En fait, cela provenait d'un petit atelier d'imprimerie dont le propriétaire prenait sa retraite et n'avait pas trouvé de successeur. Cette situation fut une véritable aubaine.

Durant les jours qui suivirent, le travail fut intense. Richard et Jonathan avaient continué à traiter les documents d'archives pour rédiger une belle introduction pour le journal. Et parallèlement, ils écrivaient les articles, choisissaient les photos qui allaient les compléter. Un jour, en fin d'après-midi, Richard et Jonathan terminèrent leurs tâches et allèrent au café. Comme pour beaucoup d'entre eux, la journée se terminait bien souvent là-bas. Il était agréable de se retrouver pour discuter. Ils s'assirent à côté de Henry, Judith, Vieux-Jacques et Benjamin. Ophélia les rejoignit avec du thé qu'elle déposa au centre de la table. Elle s'occupa de deux clients qui s'apprêtaient à partir et voulaient régler la note. Ils étaient de passage dans la région et devaient reprendre le bateau pour la capitale. Ils saluèrent le café et s'empressèrent de rejoindre les quais. Ce jour-là, la joyeuse troupe écouta avec attention le voyage de Nikola à l'extrême sud dans les terres blanches quelques années auparavant. Il commença son récit alors que tous les regards présents étaient braqués sur lui.

— Après plusieurs semaines de traversées, de tempêtes et de jeux de cartes avec les matelots, nous touchâmes enfin la pointe extrême sud de l'Argentine. Le ciel était gris de nuages. Sur le ponton, je distinguais difficilement les côtes qui se situaient seulement à quelques mètres en raison d'une brume épaisse. Un phare rouge apparut devant moi. Dressé sur un îlot, il indiquait l'entrée sur le territoire tel un éclaireur. Je scrutai l'eau à l'affût de voir une baleine quand je vis plonger quelque chose. De couleur noire et blanche, petit, mais si vif que je n'eus pas le temps de savoir ce que c'était. Je scrutai les eaux foncées en espérant pouvoir capter un mouvement quand quelques instants plus tard, de nombreuses petites têtes firent surface. Rapides tels des projectiles, ils sortirent de l'eau d'une démarche gauche pour se sécher sur la plage de l'île. C'était

de merveilleux petits oiseaux marins. Certains portaient une petite collerette jaune, d'autres devaient avoir rendez-vous, car ils semblaient être vêtus d'un smoking. J'en avais vu dans les livres, mais jamais encore face à moi. Cet animal, appelé manchot, possédait un don pour me faire rire grâce à sa démarche et sa façon de se tortiller. Plus loin, je vis une centaine de phoques se prélasser sur un rocher, certains prenaient des poses très comiques. Ils formaient une espèce d'arc à l'envers. Peut-être devrais-je vous aider à imaginer cette pose par une banane.

Tout le monde s'exclama en même temps.

— La forme d'une banane ?

— Oui. C'était adorable et si drôle. Dès que l'eau montait un peu, j'imaginai au début qu'il ne souhaitait pas se mouiller, alors, c'est pourquoi il relevait la tête et la queue, ce qui provoquait un effet d'arc d'où l'idée de... banane. L'un des biologistes pensait qu'il s'agissait d'un moyen pour éviter de perdre de la chaleur. Ce que j'imagine être une réponse beaucoup plus plausible que ma première hypothèse.

— J'aurais aimé voir ça... rêva Judith.

Tout le monde sourit en pensant à l'animal et sa curieuse façon de se préserver.

— Puis, le bateau continua sa course et nous nous arrê tâmes dans le port d'Ushuaïa. Je pris mon sac et mon matériel avant d'embarquer sur un bateau d'expédition pour l'Antarctique. J'avais décidé d'accompagner un groupe de biologistes dont la mission était de récolter des données sur l'environnement et moi de découvrir la faune de la région. Le bateau était spécialement apprê té pour ce type de voyage. C'était la première fois pour moi que je montais à bord de ce genre d'embarcation, j'en étais totalement ravi. De plus, l'équipe était formidable. Elle était composée de deux biologistes néerlandais, un Français, un Argentin, un Anglais et un Japonais. Autant vous dire que nos soirées, durant le trajet, étaient intéressantes d'un point de vue culturel. Bref, quand nous sommes arrivés, nous nous sommes installés sur la base scientifique. Et pour tout vous dire, quand j'ai posé le pied sur le sol de cette contrée si extraordinaire, je n'arrivais pas à en croire mes yeux. J'avais l'impression d'avoir quitté la terre et de m'être posé sur une nouvelle planète. L'étendue blanche était gigantesque, sans aucune trace humaine, si ce n'était la base. Cela me fit me sentir minuscule. J'avais bénéficié d'une combinaison spéciale pour le froid extrême. Heureusement, car le vent glacial soulevait une fine couche de poudre glacée du sol et aurait pu me geler tout entier. J'attendais avec impatience de pouvoir photographier et découvrir les lieux. Je vis des

bien densifiés et cachaient son entrée. Il faisait sombre, mais les rayons du soleil se reflétaient sur les parois ce qui me permit de voir un peu où je posais les pieds. Je n'étais pas très à l'aise, mais ma curiosité l'emporta. J'aimais l'odeur qu'il y avait à l'intérieur. La mousse, le champignon, le bois humide. Soudain, un bruit léger dans le fond de la cavité se fit entendre. Je ne bougeai plus, à quel animal avais-je à faire ? pensai-je. Je me reculai doucement, mais le bruit s'amplifia et se rapprocha. Je sortis précipitamment, griffé de toute part par les branches et grimpai sur le rocher à côté. Mon cœur battait la chamade. J'avais senti sa présence. J'avais entendu du bruit. J'attendis quelques instants et vis les arbustes bouger. Mais rien. Je ne vis rien du tout. Aucun animal ne sortit. Mon imagination avait certainement dû me jouer des tours. Je descendis et repartis vers la grotte d'un pas lent, aux aguets. Quand je vis sur le sol de toutes petites traces, je me penchai pour observer. Je n'arrivais pas à identifier l'animal, car ces empreintes étaient étranges comme des petits pieds humains, mais un peu différents tout de même. Il y avait bien eu quelque chose qui était sorti. Je n'avais simplement pas réussi à le voir. Il avait dû passer sous le buisson, longer le mur derrière les arbres, mais autant dire que j'ai eu une belle frousse. Néanmoins, je ne sus jamais ce que c'était. J'y suis retourné à plusieurs reprises, mais sans jamais réentendre ce bruit ou percevoir un quelconque mouvement. Par contre, je me sentais toujours bizarre. J'avais l'impression de ne pas être seul et je ne parle pas seulement des animaux qui habitent les bois. Je ressentais une présence, je me sentais observé.

— Eh bien, je pense que j'aurais eu aussi la frousse. Mais je me demande bien ce que cela pouvait être !

— Moi aussi. Il faudrait y retourner, dit Ophélia.

— Ah oui, Vieux-Jacques, Ophélia a raison, ajouta Richard.

Mais Vieux-Jacques prit sa pipe et les lorgna du coin de l'œil tout en fumant. Son silence leur fit comprendre qu'il n'y aurait pas d'autre visite à la grotte et tous rirent.

— Il est temps pour moi de retourner travailler. En tout cas, je ne me lasse pas de vous écouter. Décidément, le journal va avoir du contenu. Les anecdotes du Café Maribaud sont merveilleuses.

— Ah oui, j'adore, renchérit Ophélia. C'est une bonne idée. Ça ajoute une dimension humaine et retrace l'histoire des habitants finalement.

— Exactement.

— D'ailleurs, pour quand est le prochain numéro ?

— La semaine prochaine.

bonne nouvelle. Il monta au premier et alla dans la petite chambre à gauche. Il se souvenait qu'il y avait un coffre. Il avait d'ailleurs pris un drap à l'intérieur quelque temps auparavant et il lui semblait avoir vu des couvertures. Le coffre était magnifique et tout taillé. Il était en bois, orné de motifs floraux et de petits personnages sur le dessus. La finesse du travail était saisissante. Il décrocha le cadenas et ouvrit. Il contenait entre autres deux couvertures, comme il se l'était rappelé, une boîte à couture, des taies d'oreiller, des draps de lit, deux pulls, des gants. Il fouilla jusqu'au fond du coffre quand soudain sa main heurta quelque chose de différent, de petit et de forme un peu ronde. Il prit l'objet et le ressortit. C'était une clé. Richard en fut très étonné. Pourquoi une clé se trouvait-elle au fond du coffre sous tous ces d'objets ? Le moyen le plus sûr pour ne pas la retrouver pensa Richard. Pourtant si elle n'avait pas d'importance, pourquoi grand-père l'aurait-il gardée ? Ou peut-être était-elle tout simplement tombée au fond par inadvertance, si c'était le cas, son grand-père avait dû la chercher. Cependant, Richard ne voyait pas bien ce qu'elle pouvait ouvrir. Les autres clés qu'il possédait étaient bien plus grandes que celle-ci. Elle devait ouvrir un objet ou un meuble plutôt petit. Il réfléchit un instant. Un meuble ! Mais oui, il repensa au bureau. Il y avait bien un tiroir qui ne s'ouvrait pas, mais Richard avait alors pensé qu'il était cassé. Le temps avait passé et il avait oublié de le réparer. Il descendit en toute hâte dans le salon et s'assit au bureau. Son cœur battait la chamade. Il ne savait pas pourquoi. Il n'y avait aucune raison d'ailleurs à cet état de surexcitation et pourtant il ne pouvait s'empêcher de se sentir comme un détective en quête de quelque chose de surprenant. Son grand-père n'était pas un homme secret. Enfin, il lui avait pourtant bien caché son don. Mais cette clé dissimulée au fond d'un coffre semblait amener à quelque chose de secret. Richard respira. Décidément, son imagination était grandiose. L'âme du journaliste était en alerte. Il prit la clé et l'introduisit dans la serrure. Celle-ci ne bougea pas d'un pouce. Diablement déçu, il refit un léger mouvement à gauche pour ressortir la clé quand un son se fit entendre. Le tiroir s'ouvrit. Il avait tourné dans le sens inverse et cela avait marché. La clé était la bonne. Il était soulagé et impatient. Il ouvrit tout grand le tiroir, se pencha un peu et au fond se trouvait un livre artisanal, relié par une cordelette. Il le prit dans les mains délicatement. La couverture était faite main. Il se cala bien au fond du fauteuil et l'ouvrit. Il y avait une carte posée entre la couverture et la première page. Une très vieille carte, faite à la main, dont certains contours étaient devenus flous. Elle représentait apparemment la

région avec l'emplacement du village, les montagnes environnantes, le lac Huani et quelque chose d'autre que Richard eut de la peine à restituer. Il souleva la carte face à la fenêtre pour mieux voir.

— Que cela peut-il bien être ? On dirait qu'il y a un autre village à une quinzaine de kilomètres d'Elm, dit-il à voix haute en fronçant les sourcils.

Mais Richard n'en avait jamais entendu parler. Il se dirigea vers la bibliothèque afin de voir s'il y avait un atlas, car la carte qu'il avait ramenée de son travail ne divulguait rien. C'était pour le moins étrange. En vain. Ce village ne figurait ni dans l'atlas, ni sur sa carte. Peut-être était-ce si ancien que les cartes actuelles ne le mentionnaient plus. Il tourna la première page et reconnut l'écriture de son grand-père. Il était écrit :

Ma rencontre avec Toanah' mee

— Tiens, grand-père, tu ne m'avais jamais dit non plus que tu écrivais, se dit-il.

Il commençait à lire quand on frappa à la porte. Agacé par cette interruption, il cacha le livre dans le tiroir et alla ouvrir. C'était Théo. Nora avait préparé des biscuits et comme il allait marcher avec les garçons, il avait pour ordre de les lui déposer.

— Bonjour, Théo, bonjour les garçons. Quel bon vent vous amène ?

Nora t'a préparé une tarte et des biscuits. Elle est aux fourneaux depuis un moment maintenant et elle m'a ordonné de te les amener.

— Oh la la ! mais cela me semble succulent tout ça. Mais il ne fallait pas et en plus vous vous déplacez avec la neige. Il fait plus froid encore aujourd'hui.

— Ah oui, moins 10 je pense. C'est le bel hiver maintenant, répondit Théo. Mais ce n'est que pur bonheur. On adore la neige, entre les raquettes et la luge, hein fistons ?

— Oh que oui, je peux glisser avec ma luge et Tim me remonte en haut de la petite colline. C'est vraiment rigolo. Et pis, j'adore aller me balader dans la forêt. Tout est calme.

— Oui, tu as raison. C'est une belle période. Les paysages sont merveilleux aussi. Mais venez donc prendre une tasse de thé et dire bonjour à Oscar. Il est déjà à la cuisine.

Les garçons partirent en courant en direction de la cuisine avec des cris de joie.

— En tout cas, je te remercie et remercie Nora pour moi. Vous me gêtez. Allez, viens.